

DENIS VOIGNIER

**LE VALET
DE COEUR**

roman

dv-éditions / Strasbourg

extrait

2

La colonne s'allongeait sur au moins une lieue. Les archers à cheval, revêtus d'une cotte de gros drap bleu foncé et coiffés d'un casque de métal, ouvraient la marche. A leur suite, les cavaliers en armure complète, sur des destriers caparaçonnés pour le combat et enfin les hommes à pied. Cette longue file de soldats en armes se prolongeait par un nombre impressionnant de chariots et un convoi constitué de différents artisans : forgerons, tailleurs, cordonniers ou encore selliers. Une troupe de femmes, dont certaines à cheval complétait cette armée qui venait, par ce matin neigeux de février 1439, de passer le col de Zabern pour pénétrer en terre alsacienne. Jean de Fenestranges, avançait, sur un magnifique cheval alezan à la robe cuivrée. La crinière, pigmentée de noir, voletait dans le vent qui descendait du sommet.

Ce cavalier, massif et puissant, au visage impénétrable, guidait sa monture d'une main sûre. Rien ne semblait devoir l'arrêter, le faire douter, lui insuffler la moindre crainte ou peur dans l'objectif qu'il s'était fixé. D'autres chevaliers, très reconnaissables à leurs blasons,

armoiries et étendards, le flanquaient à gauche et à droite, créant ainsi une sorte d'escorte cérémonieuse.

Un cavalier, venant au devant de la colonne, vint se placer à hauteur de ce groupe, faisant effectuer un demi-tour à son cheval d'un blanc immaculé. Jean de Fenestranges tourna un visage dans lequel toute expression semblait avoir disparue. Son regard, comme vitreux, paraissait absent.

— Eh bien, Étienne ? Quelles nouvelles ?

— Nous sommes attendus, cher compagnon, mais rien d'étonnant. Ces bougres d'Alsaciens ne sont pas décidés à nous laisser passer. Les rumeurs étaient fondées.

Il ôta son casque à cimier blanc, qui malgré le temps froid, lui donnait des sueurs. Ses cheveux, noirs et drus, taillés courts, surplombaient un visage sévère, carré, volontaire. Deux yeux gris, très pâles et très mobiles, dénotaient une dureté de caractère et un esprit tenace. L'homme, apparemment, n'était pas facile et savait où et comment mener ses affaires. Il ébaucha un léger sourire, comme satisfait de la situation.

— Sont-ils nombreux ? demanda alors l'un des autres chevaliers, qui portait un long bリアud gris orné d'un blason : une épée argentée sur fond rouge vif. Il avait un assez fort accent britannique.

— Pas assez, en tous cas, pour nous causer de réels ennuis, Quennede, répondit Étienne. Nous nous déferons d'eux assez aisément. Ils seront moins coriaces que ces Anglais que nous avons rossés tantôt sur la route de Bar.

— C'est parfait, reprit Jean. Faisons halte à l'orée de ce bois. Que les hommes se restaurent et se reposent. Nous nous préparerons au petit jour.

— Poton, occupe-toi donc des éclaireurs et qu'ils nous

fassent un rapport détaillé le plus rapidement possible, poursuivit Étienne.

— Tu sais bien que j'ai l'habitude, répondit l'inter-pellé, un gaillard trapu, au large cou et aux épaules solides. Je prends quelques hommes.

Il fit virevolter son cheval et se fonda vers l'arrière, probablement à la recherche d'un groupe pour cette mission.

Le campement fut installé. La queue de colonne était enfin arrivée et ce n'est pas moins de huit mille hommes qui se préparaient à bivouaquer, qui allumant un feu, qui installant rapidement une tente de peau ou encore fourbissant ses armes pour en vérifier l'état. Il y avait là les divers et habituels échantillons des corps d'armées : : archers, lanciers, cavaliers, piétaille avec épée longue, soldats équipés de couleuvrines. Étaient aussi présents les ouvriers qui réparaient, forgeaient, débroussaillaient, préparaient les pièges de chemins ou de forêts, creusaient les fossés, plaçaient des chausse-trapes ou encore d'autres machinations toutes aussi diaboliques. Les guetteurs n'étaient pas en reste ainsi que les escouades de surveillance ou d'actions rapides, armées d'arbalètes longues, puissantes et précises. Ces hommes, tous des mercenaires, avaient combattu en maints lieux durant les dernières hostilités de la guerre contre l'Anglais et le Bourguignon. Leur moral n'était pas très bon. Fatigués, menés de campagnes en campagnes, mal vêtus et point trop bien nourris, leur dernière mission en Lorraine s'était terminée sans le versement de la solde promise. De rage, ils avaient massacré et détruit un nombre important de hameaux, pillant, tuant et violant. Leur maître, Étienne de Vignolles, les avait maintenant

emmenés vers cette terre d'Alsace, où disait-il, ils pourraient faire un magnifique butin et ainsi oublier et compenser leur déconvenue lorraine. Aussi, étaient-ils tous prêts à en découdre, leur soif d'argent et de meurtres aiguisée au plus haut point.

Des chariots, les femmes avaient sorti les denrées alimentaires grappillées sur le parcours. En cette saison, les légumes étaient rares. Aussi, l'essentiel du menu tenait-il en une bouillie de céréales que l'on avait volées dans les fermes, après en avoir trucidé les occupants, jeunes, vieux, malades et infirmes. La dernière exaction en date était ce pauvre fermier unijambiste, que des mercenaires avinés avaient fait griller à petit feu, le saupoudrant de sel pendant la « cuisson ». Le malheureux, à demi-carbonisé et encore fumant, s'était roulé par terre pendant de longues minutes, poussant des cris à glacer le sang. La bouillie était parfois accompagnée de viande séchée, mais les quantités étaient toujours assez minimes et il fallait toute la vigilance de quelques hommes de surveillance pour que la distribution ne tourne pas à l'émeute ou au meurtre. Le vin, lui, ne manquait pas. Des tonneaux, par dizaines, emplissaient les chariots. C'était une mauvaise piquette acide, mais il réchauffait, sur le moment, ces diables à demi-frigorifiés. Le liquide était versé dans des sortes de gobelets de bois cerclés de métal et les boit-sans-soif se jetaient sur le breuvage, vidant les chopes d'un trait et tendant la main pour un second service. Une odeur de céréale brûlée montait au-dessus de l'immense camp, les effluves se groupant en un nuage jaunâtre qui s'étirait et s'effiloçait vers l'ouest emporté par le vent ascendant vers le col de Zabern.

— Alors Poton, cette escouade, qu'en est-il ? demanda Étienne, tirant à belles dents sur un morceau de viande aussi dur que du cuir.

— Elle est revenue. Les adversaires occupent le bois en dessous. Difficile de les dénombrer. Mais d'après un homme que nous avons saisi, le groupe ne serait pas trop important. L'alliance des villes ne semble pas avoir bien fonctionné. De plus, la partie sud de cette forêt est moins accessible mais moins bien surveillée.

— Et si c'était un piège ?

— Peu probable. S'il ne sont pas nombreux, je les vois mal dégarnir la partie la plus accessible et se tapir sur l'autre bord de ce bois. Ils prendraient, un risque certain.

— Justement, le piège ne tiendrait-il pas dans le raisonnement que cela nous impose et que tu viens d'énoncer ?

Étienne resta perplexe un moment, son sourcil droit froncé, ce qui était chez lui un signe de contrariété. Il savait son ami Poton très brillant et peut-être voyait-il juste.

— Tu as peut-être raison. Ces diables d'Alsaciens ont l'esprit tortueux et retors. Mais je pense que cet accès reste quand même la meilleure option.

Poton n'insista pas. Il avait, à maintes reprises, fait confiance à cet instinct particulier de son compagnon d'armes. Depuis la montée de Gascogne vers Orléans où ils avaient combattu aux côtés de la Pucelle, jusqu'à ce jour, en traversant tant d'épreuves et de batailles, en Normandie, en Picardie et en Lorraine, les prises de décisions de son ami avaient toujours été les bonnes et s'étaient soldées par de francs succès. Cette fois encore, il savait pouvoir lui faire confiance.

— Très bien, dit-il simplement, résumant en ces deux mots toute la certitude qu'il avait en cette option.

— Nous enverrons tout d'abord nos arbalétriers. Qu'ils ouvrent, discrètement un passage dans lequel nous pourrons nous engouffrer. Qu'ils partent avec au moins deux heures d'avance. Je les accompagnerai.

— Alors buvons à cette future victoire, dit Poton en levant son gobelet.

— Buvons et festoyons mon ami, reprit Étienne, un large sourire aux lèvres. Il y a là, sous ma tente, quelques jouvencelles qui ne demandent qu'à nous faire passer un agréable moment.

Étienne se leva, difficilement en raison de cette douleur à la jambe gauche qui ne le quittait plus, et ils gagnèrent la tente voisine, dont la porte de peau de chèvre, doublée de vair, était entrouverte. Quatre jeunes filles, emmitouflées dans des couvertures épaisses, discutaient à mi-voix. Lorsque les deux compères s'approchèrent, elles tendirent les bras, invitant les deux hommes à les rejoindre et à se glisser près d'elles pour leur prodiguer des caresses dont elles avaient le secret.